

Chère, chère, chère Alvina

Dominique

Numéro 106, été 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37384ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dominique (2002). Chère, chère, chère Alvina. *Lettres québécoises*, (106), 5-5.

Chère, chère, chère Alvina

*T'avais-je dit que j'ai repris les notes de mon prochain roman ?
La recherche est assez avancée, bien qu'il reste un milliard de questions flottantes.*

Le 5 février 2002

Chère, chère, chère Alvina,

Depuis tout à l'heure, je cherche ta dernière lettre. Je sais que je ne l'ai pas perdue, mais elle s'est momentanément noyée dans mon désordre. Ma table de travail ressemble à un champ de bataille. Et moi qui n'ai pas l'âme guerrière. J'avoue : j'ai trop de projets. Mais chacun, pris isolément, me passionne réellement. Ces temps-ci, je me sens effroyablement gourmande.

Si tu me devines fébrile et d'un bonheur si content, c'est parce que je rentre d'une excursion à ski. Cent cinquante kilomètres en trois jours. En forêt, en montagne, hors sentier presque tout le temps, comme à l'époque des coureurs de bois. Debout à l'aube pour finir à la nuit tombante. Des journées à l'envers de la lune. C'était terrible et exaltant.

Terrible parce que parfois le corps n'en peut plus d'avancer. La fatigue est trop grande. Terrible parce que le froid épuise. Tant qu'on skie, il se terre, le vilain. Mais au moindre arrêt, pour une gorgée d'eau ou quelques fruits séchés, le voilà qui bondit et nous mord la face, le dos, les cuisses. Alors on se dit : « Vieille bête va ! Tu ne m'auras pas. » On remet le sac à dos, on reprend les bâtons, on pousse, on glisse, et la chaleur revient.

Exaltant parce que... Par où commencer ? Un petit matin gris, tiens. Des restes d'aurore à la frange des sommets au loin. Trente skieurs sur un lac gelé. Toute la beauté du monde dans ce trait humain sur un morceau d'hiver. Et le ciel qui s'emplit des longs feulements du vent et du crissement des skis sur les cristaux glacés.

Ne m'en demande pas plus. J'aurais l'impression de trahir. Comme après une nuit d'amour, quand on a tout à la fois envie de partager avec une âme sœur et besoin de garder intact le secret.

On rentre de ces voyages avec l'impression d'être allé au bout du monde. Le retour à la vie, à la ville, est toujours brutal. Je me retrouve à ma fenêtre, devant le vieux peuplier sauvé *in extremis* à notre dernière assemblée de copropriétaires. Derrière, il y a un érable jaloux qui fraie lentement son chemin jusqu'à moi. C'est une bien petite forêt. Heureusement, tu le sais, la montagne est à deux pas. Le mont Royal est ma cour. Mon jardin. Mes fleuves, mes caps, mes rivières, mes falaises, ma mer. Parfois même, lorsque j'arpente avec Max les sentiers déserts à des heures incongrues et que je croise soudain un passant, j'ai de ridicules mouvements du cœur. L'envie folle de crier : Eh ! Youhou ! C'est MA montagne. MA montagne à moi.

Je suis nouille.

Je n'ai pas encore décidé quel fichier j'ouvrirais aujourd'hui. T'avais-je dit que j'ai repris les notes de mon prochain roman ? La recherche est assez avancée, bien qu'il reste un milliard de questions flottantes. Je sais que je l'écrirai. Parfois même, il me donne envie de larguer tout le reste. Mais je sais aussi que je ne suis pas prête. Dans mon cœur, dans ma tête. J'ai besoin de plus d'espace. Plus de temps. Plus de calme aussi en dedans. Au printemps, je crois. Ou aux premières vraies chaleurs. Dans l'euphorie du début de l'été, je serai peut-être enfin rendue là. Ça me rappelle la chanson

de Barbara : « Elle fut longue la route mais je l'ai faite, la route, celle-là qui menait jusqu'à vous. »

C'est un roman... roman. Les mots y seront simples et sagement agencés, mais l'histoire m'occupera beaucoup. L'intrigue est exigeante, le tissage des fils complexe et délicat, et pour me fondre en Maggy, Winnie, Thomas et Dorothee, j'aurai à réexplorer quelques cavernes de mon âme. La spéléologie de cette nature est toujours fascinante, mais on en ressort comme d'une grande expédition. Vidé.

Oui. J'ai hâte de l'écrire.

Je pense que ce matin j'attaquerai peut-être le « scène à scène » du film auquel je travaille. Tu te souviens ? L'idée m'était venue lors d'un voyage en vélo au Périgord l'été dernier. Je sais toutefois qu'avant de tomber sur « Film vélo » dans mon menu de fichiers, la petite flèche glissera sur une nouvelle inscription : *Une prière à la mer*, mon prochain album pour enfants. J'ai trouvé le titre hier. L'histoire n'est pas encore parfaitement structurée, mais l'idée trotte depuis deux ans déjà. J'ai mis en place de nombreux éléments en osant quelques brassées de mots ici et là. Le début est là et peut-être aussi le dénouement. Mais tout peut changer. C'est ce que j'aime tant. Lorsque soudain tout s'éclaire et se transforme. Il y a des livres qui s'écrivent avec davantage de moments de grâce. On ne peut les exiger, ni même les attendre ou les rechercher. Tout au plus peut-on s'y préparer, se mettre en état d'intense disponibilité.

Ne te moque pas de moi, ma belle Alvina. Chaque fois que je cherche les mots pour expliquer et comprendre cette part magique de l'écriture, j'entends les moniales que j'avais rencontrées avant d'écrire *Ils dansent dans la tempête*. Je me souviens des mots qu'elles avaient pour me parler de Dieu et il me semble que l'écriture, dans sa part lumineuse, participe de ce même univers.

Ah oui ! J'écrirai peut-être encore une nouvelle version de *La Belle et la Bête*. Une fiction pour la radio. Depuis *Là où la mer commence*, je n'arrive pas à couper le cordon. J'ai eu trop de bonheur à écrire ce dernier roman. Ce pays m'habite encore. Je ne me résous pas à le quitter. Et puis, comme tu le sais, mon corps vieillit, mais moi, je ne vieillis pas. Je continue d'attendre. Je continue d'espérer. Je continue d'y croire. Je voudrais écrire d'autres livres qui porteraient cette même dédicace qui me chavire et m'enchante : « À la Bête, où qu'elle soit. »

Marie vient de se réveiller avec une mauvaise grippe. Je vais te quitter. Bonne journée ma chère, chère, chère Alvina (si peu de gens pourraient trouver la référence littéraire à ces trois « chère », n'est-ce pas ?). C'est bon de te savoir gardienne d'un si joli royaume de montagnes et de mer. Et de paroles. J'ai relu souvent un des derniers bouquets de mots que tu m'as offerts. De Gilles Lapouge :

[...] *une seule goutte de rosée, si on sait la regarder, contient des prairies, des lacs, des troupeaux de vaches, des montagnes, des tintements de clarine et la moitié du ciel.*

Merci encore...

Dominique